

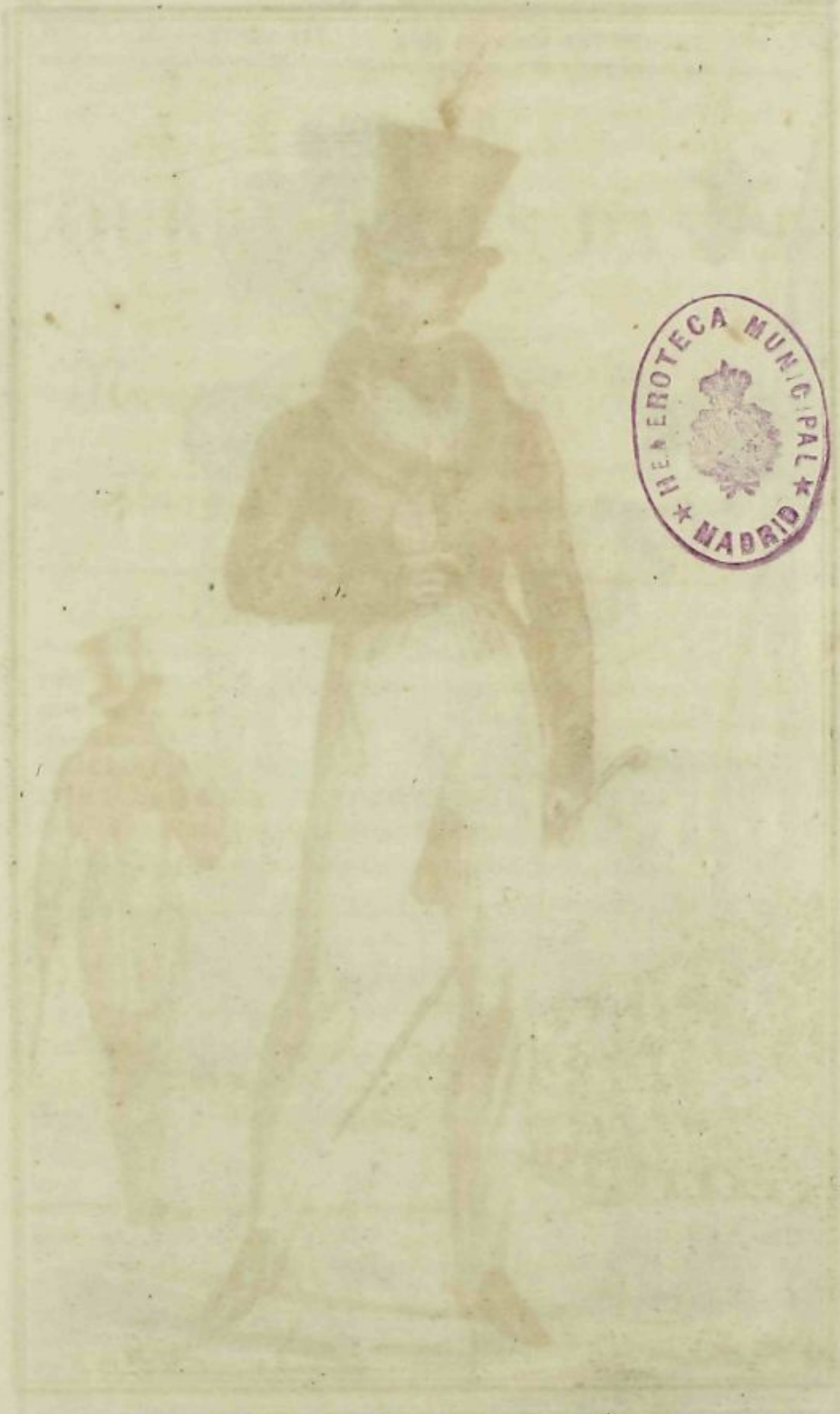


*Petit Courrier des Dames.*

*Rue Meslée, Nº 25.*

*Costume de matin. Habit sans fausses poches, Gillet de piqué, Pantalon de coutil.*









*Petit Courrier des Dames.*

*Rue Meslée, N<sup>o</sup> 25.*

*Robe de moiré, Chapeau de crêpe tisse orné d'ailettes et de paquerettes.*



234

(II<sup>e</sup>. ANNÉE.)

N<sup>o</sup>. XVII. — TOME III. 129 25 SEPTEMBRE 1822.



# PETIT COURRIER DES DAMES,

ou

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25; chez CORNEILLE, libraire, rue de la Feuillade; PAINPARRE, PONTTHIEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq St.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être adressés francs de port au Bureau.  
~~~~~

## MODES.

Désert, aimable solitude,  
Séjour du calme et de la paix;  
Asyle où n'entrèrent jamais  
Le tumulte et l'inquiétude;  
C'est toi qui me rends à moi-même:  
Tu calmes mon cœur agité,  
Et de ma seule oisiveté  
Tu me fais un bonheur extrême.

CHAULIEU.

Ces vers sont charmans, pleins d'harmonie et de grâce...  
Mais je suis certaine qu'ils ne furent pas inspirés par une soirée d'automne : ce ciel nébuleux, ces feuilles jaunissantes qui, se détachant de leurs branches, viennent tomber autour



de moi... , tout m'inspire un sentiment de mélancolie que je ne puis vaincre : l'Anacréon du dix-septième siècle aura beau me vanter le bonheur d'une vie champêtre, je ne puis partager son enthousiasme. Dès que nos bois se dépouillent de leur verdure, dès que nos jardins ne nous offrent plus la rose brillante et vermeille, et, faut-il le dire, dès que nos modistes n'inventent plus de nouvelles modes d'été, je dis adieu à tous les charmes de la nature, et j'éprouve le désir de voir arriver promptement cette saison d'hiver, suivie des vents, des frimas, des orages; mais qui amène aussi avec elle la brillante escorte des plaisirs; les fêtes, les jeux, les bals, et surtout ces jolies toilettes, ces toilettes délicieuses qui, pendant six mois, vont se renouveler tous les jours. Ainsi, tout dans la vie nous offre des compensations, et la vraie philosophie consiste à oublier le bonheur que l'on n'a plus, afin de s'éviter un regret; et à jouir, par la pensée, des biens qui nous attendent, pour se livrer toujours aux délices de l'espérance.

J'ignore si les sept Sages de la Grèce, réunis ensemble, auraient pu conclure un traité de morale plus parfait; car il pourrait s'adapter à toutes les positions de la vie. — Nous sommes forcées de convenir que le système métaphysique de la jeune dame qui venait de s'exprimer ainsi, ne s'appliquait qu'à des objets qui paraissent bien futils aux yeux des hommes. Mais pour les femmes, mais pour nous surtout, qui nous sommes engagées à rechercher et à approfondir tous les secrets de la mode, ce sujet nous a paru, pour le moins, aussi important que la *discussion du budget et le choix des élections*; aussi avons-nous recueilli mot pour mot tout ce qui a suivi le début du discours que nous venons de rapporter. Il a d'abord été question, entre notre jeune philosophe et une élégante petite maîtresse de ses amies, de décider si l'on reporterait cet hiver des robes en mérinos Ternaux; l'une d'elles a prononcé pour l'affirmative, en ajoutant qu'elle en avait déjà commandé une, forme *polonaise*. Nous avons entendu parler vaguement d'une garniture en pluche rose, zébrée de chinchilla, de tresses en satin, etc.; mais tout cela se disait si mystérieusement, que nous n'avons pu saisir par intervalle que des mots d'exclamation; admirable! ce sera divin, délicieux!... Nous nous promettons bien de ne pas



perdre de vue cette *divine polonaise*, et nous espérons en offrir le modèle dans un de nos premiers Numéros. — Ces dames parlèrent ensuite des étoffes d'hiver : elles eurent la bonne foi de s'avouer réciproquement qu'elles n'en avaient encore vu aucune qui fût d'un genre qu'on pût appeler nouveau; que seulement, à l'aide de la magie de quelques grands noms, on venait de faire paraître des étoffes que nos grand-mères appelaient tout bonnement, dit-on, de *la moire du drogué*, etc.; mais auxquelles l'on vient de donner la gracieuse dénomination de *mousse de Baltique*, *sable d'O-taïti*, *eau du Niger*, etc. Au reste, le luxe des mots est bien permis en pareil cas. Il est même possible que ces bizarres qualifications aient parfois un résultat heureux. Une jeune personne, à peine sortie de l'enfance, peut très-bien ignorer encore où se trouvent placés tous les lieux dont nos fabricans viennent de mettre les noms à contribution; mais bientôt elle voudra connaître elle-même les pays qui lui fournissent de tels trésors de nouveautés. En revenant de chez sa couturière, elle consulte son Atlas, et la voilà meilleure géographe en une heure de tems, qu'elle ne le serait devenue en six mois d'étude. Il faut donc penser, avec notre jeune systématique, que l'on trouve à tout une compensation, même aux extravagances que la mode enfante chaque jour.

Nous examinâmes ensuite la toilette de cette aimable moraliste : la grâce et le goût semblaient avoir présidé à chaque partie de sa toilette demi-négligée : sa robe, en moiré, était garnie en bouillons d'étoffe pareille, liserés et arrêtés par des attaches en satin. Le chapeau, en crêpe-lisse, était orné, sur le bord de la passe, de plusieurs biais roses et blancs : deux bouquets de fleurs différentes étaient placés sur le devant de la tête, et se trouvaient séparés par un nœud de gaze : les brides du chapeau étaient en gaze liserée en satin.

## UNE JOURNÉE D'AUBERGE.

( Suite ).

J'ÉTAIS horriblement contrarié. Les heures semblaient ne devoir jamais s'écouler, et le mouvement régulier du balau-



cier de la pendule me devint tout-à-fait insupportable. A la fin, cependant, le calme de la maison fut troublé par le *drelin* d'une sonnette, et peu après j'entendis la voix d'un des domestiques qui prononçait ces paroles :

« *Le gros Monsieur du N<sup>o</sup>. 13 demande son déjeuner :*  
*» il veut du thé, du beurre, du jambon, des œufs et du*  
*» pain, et il a recommandé surtout que ses œufs ne fussent*  
*» pas trop cuits ».* Dans une situation semblable à la mienne, aucun incident n'était sans importance, et il se présentait en ce moment, à mon esprit, une ample matière à réflexions. Je suis naturellement porté à me peindre tous les objets, et, dans cette circonstance, mon imagination avait un champ vaste pour s'exercer. Si, pour désigner le personnage dont il est question, on l'avait appelé *M. Smith*, *M. Brown*, *M. Jackson*, ou même tout simplement le *Monsieur du N<sup>o</sup>. 13*, ma curiosité n'eût été nullement excitée, et mes pensées fussent restées en repos ; mais cette dénomination de *gros Monsieur* renfermait en elle quelque chose de pittoresque, elle faisait tableau, elle donnait, dans mon esprit, un corps à l'individu qui en était l'objet, et mon cerveau le façonnait à sa manière.

Il était *gros*, ou, comme disent certaines personnes, gras et bien portant ; et, d'après cela, selon toutes les probabilités, il avait passé l'âge de la jeunesse ; car la plupart des hommes prennent du corps en vieillissant. Puisqu'il déjeûnait dans sa chambre, et si tard, ce devait être un homme accoutumé à une vie aisée, et au-dessus de la nécessité de se lever matin : un homme enfin d'une figure fraîche et rosée, et d'une constitution forte et replete.

Un nouveau coup de sonnette se fit entendre : le *gros Monsieur* demandait, avec impatience, son déjeuner. C'était évidemment un personnage important, habitué à être promptement servi, d'un goût délicat, et mécontent quand il avait faim. Peut-être, pensai-je, est-ce un *alderman* de Londres ; ou bien, qui sait, un membre du Parlement ?

On monta le déjeuner, et il y eut un léger intervalle de silence. Le *gros Monsieur* était sans doute occupé à faire son thé. Un nouveau coup de sonnette très-violent se fit encore entendre ; et, avant que l'on eût eu le tems d'y répondre, il fut suivi d'un autre encore plus fort. Bon Dieu,



quel vieillard colère!... Le domestique descendit tout interdit : le beurre était rance, les œufs trop cuits et le jambon trop salé! Cela ne me permettait plus de douter que le *gros Monsieur* ne fût extrêmement difficile sur les mets, et qu'il ne grondât souvent après ses propres domestiques, pour n'avoir pas mis le plus grand soin à assaisonner leurs sauces. — L'hôtesse se mit dans une affreuse colère, et réprimanda ses domestiques d'avoir préparé un aussi mauvais déjeuner; mais elle ne prononça pas un seul mot contre le *gros Monsieur*; ce qui me confirma de plus en plus dans la pensée que c'était un homme d'importance, accoutumé à parler en maître, et à mettre toute une auberge en mouvement pour le servir. D'autres œufs et d'autre jambon lui furent envoyés, ainsi que du pain et du beurre : ils parurent être mieux reçus cette fois; du moins je n'entendis point de nouvelles plaintes. — A peine avais-je achevé quelques tours de chambre, que la sonnette fut encore mise en mouvement. Peu après, tout fut en l'air dans la maison : le *gros Monsieur* demandait le *Times* ou le *Morning chronicle*.

Ma curiosité commençait à être violemment excitée. Je voulus questionner le domestique sur le *gros Monsieur*; mais je ne pus en tirer aucune information; personne même dans l'auberge ne paraissait savoir le nom de cet être mystérieux. — Rarement les aubergistes qui logent un grand nombre d'étrangers, s'inquiètent de leurs noms ou de leurs affaires. La couleur de l'habit, la forme du corps ou la taille d'une personne, leur suffisent pour la désigner : tantôt c'est le *grand Monsieur*, tantôt le *petit Monsieur*, tantôt le *Monsieur en noir*, ou bien, comme dans cette circonstance, le *gros Monsieur*, etc. Une dénomination semblable remplit parfaitement leur but, et les débarrasse de la nécessité de faire des questions.

La pluie, l'impitoyable pluie continuait sans relâche. Impossible de mettre le pied dehors, et de trouver au dedans une occupation quelconque. — De tems en tems j'entendais marcher au-dessus de ma tête : c'était dans la chambre du *gros Monsieur*. A l'assurance de la démarche, je ne pus l'attribuer qu'à un personnage influent, ou à quelque homme riche, esclave de ses habitudes, et qui prenait de l'exercice après son déjeuner.



L'heure du dîner arriva. J'espérais que le *gros Monsieur* viendrait au moins prendre ce repas dans la chambre des voyageurs, et que j'apercevrais enfin sa personne; mais mon espoir fut encore trompé : il se fit servir dans sa chambre. Quel était donc cet homme, et d'où pouvait provenir la solitude et le mystère dans lesquels il s'enveloppait ? Peut-être, me dis-je, c'est un personnage de distinction qui voyage *incognito*, ou bien quelque membre de la famille royale; car ils sont tous gros. Le tèm s'était toujours chargé; le mystérieux inconnu resta dans sa chambre, et, autant que j'en pus juger, dans son fauteuil; car je ne l'entendis plus remuer. — Comme la journée tirait vers sa fin, la chambre des voyageurs commença à se remplir : quelques-uns se mirent à dîner, d'autres à prendre leur thé.

La nuit vint peu à peu. Déjà les papiers publics avaient été lus deux ou trois fois; alors quelques-uns des voyageurs se formèrent en cercle auprès du feu, et commencèrent de longues histoires sur leurs chevaux, leurs aventures, leurs chutes, leurs membres fracassés. Ils discutèrent ensuite sur le crédit de plusieurs marchands et sur la vogue de quelques auberges; puis, deux des plus plaisans se mirent à raconter diverses anecdotes sur des servantes ou des hôtes galantes. Tout ceci se passait pendant que, selon leur expression, *ils prenaient leurs bonnets de nuit*; c'est-à-dire pendant qu'ils buvaient de grands verres d'eau-de-vie, d'eau sucrée, ou de quelque autre mélange semblable. Leur conversation terminée, ils sonnèrent les uns après les autres pour appeler le domestique ou la fille de l'auberge, et se rendirent dans leurs chambres à coucher, chaussés de vieux souliers dont ils avaient abaissé les quartiers pour se faire des pantoufles. Un seul d'entre eux resta. C'était un homme à jambes courtes, à long buste, d'un très-grand embonpoint, et porteur d'une large tête à cheveux rouges. Il était assis devant la table, et tenait dans sa main un verre de vin de liqueurs et une petite cuiller. Tantôt il buvait, s'arrêtait, réfléchissait; puis buvait de nouveau. Ce manège dura jusqu'à ce qu'il n'y eut plus que la cuiller dans le verre. Peu à peu le sommeil le gagna et il finit par s'endormir le corps tout droit sur sa chaise. La chandelle semblait s'endormir aussi; car la mèche était longue, noire et couronnée à sa partie supérieure par un espèce de



bourrelèt d'un rouge vif : ce qui répandait dans la chambré une teinte fort sombre. Je n'entendais plus alors que les oscillations du balancier de la pendule, et l'eau qui tombait goutte à goutte du toit de la maison. L'horloge de l'église ayant sonné minuit, je ne tardai pas davantage à me retirer. Mais les pensées qui m'avaient occupé durant le cours de la journée, me poursuivirent jusque dans mon sommeil, et l'image que je m'étais tracée du *gros Monsieur* vint se mêler à mes songes.

Je dormis tard le lendemain, et je ne fus réveillé que par un bruit extraordinaire que j'entendis dans la maison. Je ne pus d'abord en deviner la cause, et ce ne fut que lorsque mes yeux s'ouvrirent tout-à-fait, que j'aperçus qu'il était produit par les efforts que l'on faisait pour sortir une chaise de poste de la remise. Au même instant, au-dessous de moi, une voix prononça ces mots d'un ton élevé : *Le Monsieur a oublié son parapluie, montez vite le chercher au N°. 13, et aussitôt mon oreille fut frappée du bruit des pas précipités de la fille de l'auberge qui courait dans le corridor, et qui cria en revenant : le voici ; voici le parapluie de ce Monsieur.*

Le mystérieux étranger était donc sur le point de partir. En ce moment se présentait la seule occasion que j'eusse jamais pour le voir. Je sautai à bas de mon lit, me précipitai vers la fenêtre, en écartai les rideaux, et vis un homme monter dans une chaise de poste. Les pans de son habit brun s'offrirent seuls à ma vue. La portière se referma. *Allons partez*, fut la seule phrase qui sortit de sa bouche. La chaise partit avec rapidité, et voilà tout ce que je pus parvenir à voir du *gros Monsieur*.

P. A. T.

## THEATRES.

ACADÉMIE-ROYALE-DE-MUSIQUE. — Un ballet nouveau vient d'être monté et livré enfin à l'avidité curiosité des amateurs qui, depuis si long-tems, étaient dans l'attente. Son



titre est *Alfred le Grand*. Faire danser un prince auquel la postérité a décerné un tel nom, était vraiment une difficulté. Le compositeur, M. de Kalemberg, on pourrait même dire l'auteur, car son ballet est plus dramatique que certaines pièces, a agi avec une adresse extrême, pour amener naturellement à faire des pirouettes et des entrechats un héros qui, sans doute, n'en avait guère fait dans sa vie. Alfred, fuyant devant les Danois et forcé de se cacher, se déguise en paysan, et danse, afin de ne pas être découvert, avec les villageois, au milieu desquels il s'est réfugié. Mais bientôt il se fait connaître, reprend les armes et mène à la victoire ces mêmes villageois parmi lesquels il gambadait il y a peu d'instans.

Citer les noms de Mesdames Bigottini, Anatole, Fanny, Marinette, Idalise, Grener, Emilie, Lacroix et Buron; c'est dire que ce ballet ne pouvait que plaire et réussir.

VARIÉTÉS. — Quand Brunet et Lepeintre acceptent un rôle dans une pièce, les auteurs sont assurés d'avance du succès; ( nous disons les auteurs, car, au théâtre des Variétés, ces Messieurs marchent toujours de compagnie ). MM. Francisque et Simonnin, qui viennent de donner les *Cris de Paris*, ont éprouvé la bienheureuse influence de ces deux acteurs. Leur pièce, qui avait été saluée un peu désagréablement vers le milieu, est parvenue jusqu'à la fin, et aura les honneurs de quelques représentations.

*Les Cris de Paris* sont plutôt un tableau en action qu'un Vaudeville. On y voit divers marchands remarquables par leur originalité. Quelques mots heureux sont placés dans leurs bouches; mais il en est d'autres... Nous nous arrêtons, ce serait manquer à la bienséance qui doit régner dans notre Journal.

*A ce numéro sont jointes les planches 79 et 80.*

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N<sup>o</sup>. 46, au Marais.